

Le Lion et le moucheron

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Tout au milieu de l'Afrique centrale, ce vaste pays abondant en forêts vierges et en bêtes sauvages, les ombres de la nuit descendaient lentement, pour avertir que le moment du repos allait sonner.

Toute la journée, le soleil avait ressemblé à un gros ballon de feu, mais, maintenant, après avoir peint l'horizon en rouge et or, il avait disparu dans son lit de nuages. Les habitants de la forêt avaient regagné leurs gîtes et leurs repaires. Le dernier bruit avait cessé son dernier bruissement, la dernière abeille avait bourdonné son dernier bourdonnement, le dernier ours avait grogné son dernier grognement ; même les cigales, qui avaient chanté tout l'été se taisaient à présent.

Près du ruisseau, un petit moucheron s'était fait une balançoire avec un brin d'herbe flexible, et il commençait à s'assoupir aussi. La nuit devenait toujours plus noire, jusqu'à ce qu'on pût presque la sentir, et il y avait un si grand silence que c'était comme si une voix puissante, mais basse, avait murmuré : Chuuuuut !

Juste au moment où tout était si calme que vous auriez entendu tomber une feuille, arriva du fin fond de la forêt un sourd R..... ugisement ! RRR ! Immédiatement, toutes les créatures, féroces ou non, furent réveillées, et le petit moucheron eut si peur que son cœur en fit pouf ! pouf ! Il se frotta les yeux avec ses pattes de devant et regarda tout autour dans la nuit.

— Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que vous pensez que c'était ?... Oui, un lion. Un grand, gros, gras lion, qui cherchait son souper. Il arrivait, bondissant à travers le hallier, fouettant l'air de sa queue et ouvrant ses énormes mâchoires, il RU-GIS-SAIT !

La lune s'était levée, et comme le lion arrivait près du brin d'herbe où se tenait le moucheron, celui-ci le vit. Il n'avait pas peur des lions, de sorte qu'il cria :

— Hi ! ho ! taisez-vous donc ! Pourquoi faites-vous tout ce tapage ?

Le lion s'arrêta court, et toisa le moucheron avec dédain.

— Petite rien du tout ! Comment osez-vous me regarder, moi ?

— Un chien regarde bien un roi, riposta le moucheron. Ne pouvez-vous laisser les honnêtes gens dormir en paix ? Restez dans votre domaine, de l'autre côté de l'eau, et ne venez pas nous ennuyer. Quel droit avez-vous d'être ici ?

Le lion fit un grand effort pour ne pas se mettre en colère.

— Quel droit ? Mon droit ! Je suis le roi de la forêt. Je fais ce qu'il me plaît, je dis ce qu'il me plaît, je mange ce qu'il me plaît, je vais où cela me plaît, parce que je suis le roi de la forêt.

— Qui a dit que vous êtes le roi ? demanda tranquillement le moucheron.

— Qui la dit ?... rugit le lion. Moi, je le dis, car je suis le plus fort, et toute créature a peur de moi.

— Oh ! pour ce qui est de ça ! fit l'impertinent insecte, pas bien sûr. Moi, je n'ai pas peur de vous, par exemple, donc, vous n'êtes pas roi.

Le lion entra dans une véritable rage, en quoi il eut grand tort, car il ne savait plus ce qu'il disait.

— Pas roi, pas roi, répétez-le, si vous l'osez !

— Oh ! oui, je l'ose, et vous ne serez jamais roi, si vous ne luttez pas contre moi et si vous n'êtes pas vainqueur.

— Lutter contre toi ? dit le lion en se calmant un peu ; qui à jamais entendu parler de ça ? Le combat du lion et du moucheron, hein ? Va, petit atome, avec un souffle, je t'enverrais à l'autre bout du monde !

Mais il n'envoya rien du tout nulle part, car il eut beau gonfler ses joues, et souffler le plus fort qu'il put, cela fit seulement aller la balançoire un peu plus vite, et le petit moucheron s'amusait de tout son cœur, et criait : « Encore ! encore ! »

— Oh ! laissez-moi rire... disait-il, vous allez faire partir vos moustaches si vous soufflez si fo-ort ! Oh ! là là ! prenez garde aux courants d'air, ça va vous donner mal aux dents ! Je vais dire à tout le monde que je suis plus fort que vous et que c'est moi qui suis roi, roi, roi, roi !

Alors le lion perdit toute mesure et se jeta sur le moucheron pour l'avalier, mais il n'avalait que le brin d'herbe, qui lui gratta le gosier et le fit tousser, car l'insecte rusé s'était envolé, et s'était niché... où ? Juste dans une des narines du lion, et là, il commença à le chatouiller et à le piquer.

Le lion bondit, et grogna, et éternua : atchoum !... Mais le moucheron le piquait toujours ; il frotta sa grosse tête sur le gazon, il s'égratigna avec ses griffes, il rugit, il mugit... le moucheron piquait toujours.

— Oh ! mon nez ! mon nez ! mon pauvre nez ! at... choum ! descends, descends, at..choum ! Oh ! mon nez, mon nez !... Tu seras roi de la forêt, tu seras tout ce que tu voudras, si seulement tu descends !

Alors le moucheron sortit de la narine du lion qui s'en retourna sans demander son reste.

Et le moucheron commença à danser de joie tout autour d'un autre brin d'herbe sur lequel il finit par se poser en sonnait un air de victoire !

— Je suis roi, roi, roi ! J'ai vaincu un lion, un lion, un lion ! Oh ! qu'il était drôle ! Il courait comme ça et il se penchait... comme ça... et moi... oh !

Pauvre moucheron ! À force de se pencher ça et là. Il s'était entortillé dans quelque chose de fin, et de léger, et de fort... de longs fils blancs qui traînaient sur l'herbe. Ils s'enroulaient déjà autour du petit corps de l'insecte, liant ses pattes, ses antennes... et, flip, flop, Toinette l'araignée arrivait sur ses huit pattes, en marmottant : « Quel bon souper, Je vais faire... »

... S'être cru un roi, et n'être qu'un souper d'araignée ! n'est-ce pas une triste fin ?

Un grand, fort lion... vaincu par ?... Un moucheron !...

Un rusé moucheron... vaincu par ?.... Une toile d'araignée !...